

LES CAHIERS DE L'
Entre
LOISIRS-CULTURE
Deux
GASTRONOMIE
Mers

20 F

N° 43

MARS-AVRIL 2000



EDITO

BASSENS
**L'éolienne Bollée de
Beauval**

ENVIRONNEMENT
**L'arbre de la Liberté
de Saint-Emilion**

LES GENS D'ICI
Dame rabic

NAVIGUER
SUR LA GIRONDE
De l'art de baisser son mât

LES GENS D'HIER
Histoire de pêche

CHERCHEZ L'ERREUR
**Les carrelets, une espèce
en voie de disparition**

FARCE
**Le procès de Carnaval
à Tresses**

EDITO

Caciques dans les prés

CHACQUE espèce a son biotope, sa zone de prospérité privilégiée, le cacique, lui, cette fleur sombre de la démocratie, violâtre comme ses cernes et comme cet automne qui n'en finit pas de pleuvoir¹, a trouvé le sien dans l'Entre-Deux-Mers. Le cacique est une plante que quelque souffle d'air venu de l'est ou de l'ouest a déposé un jour sur le terreau fertile de cette bande de terre cernée par les flots ; elle y a prospéré tirant son profit des sucs, des sels, des humeurs déposés par des générations de plantes autochtones ou acclimatées avant elle : flamboyants coquelicots, humbles pervenches, pâquerettes et boutons d'or. Son atout est la longévité. Le cacique, contrairement à ces plantes, est une espèce pérenne, une ronce, un lierre, un chancre, qui colonise à son seul profit le lieu où il s'installe.

Dans le domaine politique, le caciquis-

me est le chancre de la démocratie représentative, son mode de culture – car c'est un parasite de culture – est le système des partis qui lui fournit l'engrais naturel obtenu par pourrissement des institutions sur lequel il prospère : subventions, gratifications, indemnités, médailles, inaugurations, bonnes paroles, coups de pouce, coups de mains, coups bas, coups tout court.

Quand j'écris que le caciquisme a trouvé son biotope dans l'Entre-deux-Mers, tout le monde a compris que ces deux mers sont les océans, Atlantique et Pacifique et que cet entre-deux n'est pas le nôtre mais bien celui du Mexique, terre d'élection du caciquisme, où s'est forgé le terme et où le concept a été illustré avec une constance consternante par le Parti révolutionnaire institutionnel de 1929 à 2000.

Un peu d'histoire : après plus d'un siècle de combats révolutionnaires (1810-1929), le peuple mexicain voit en 1929 son pou-

voir confisqué de la manière la plus électorale possible (l'élection ne faisant pas plus la démocratie que l'hirondelle le printemps) par le Machiavel du sombrero, l'un des commanditaires de l'assassinat de Zapata, le cynique Calles. Le populisme, la démagogie, la mise à l'écart des intellectuels, l'immoralisme et la corruption semblent, lorsque l'on survole l'histoire du Mexique, avoir été mis en place pour donner raison à la critique de la démocratie qu'exerçait, déjà, au quatrième siècle avant notre ère, Platon dans *La République*. Comme tout organisme de constitution précieuse, frêle et délicate, la démocratie est la proie rêvée de tous les parasites, bactéries, virus, bénins, malins ou mortels.

Tous ces maux sont à mettre au compte du parti unique, qui, bien entendu, dès les premières années de son existence n'a plus de révolutionnaire que le nom : son seul objectif étant que rien ne change et que ses dirigeants restent en place *ad vitam aeternam*. Les agissements du parti unique sont considérablement facilités par le choix d'un système politique, celui là même des Etats-Unis d'Amérique que des politiques bien intentionnés (à leur propre égard, s'entend) voudraient étendre à l'Europe : le système fédéral. Ce système qui, mieux que tout autre, brouille les cartes de la démocratie en favorisant au plus haut point l'argumentaire-échappatoire : « c'est pas moi ! » : l'Etat, le land, la commune, le canton, la région « c'est lui ! »².

Le système fédéral est basé sur l'existence virtuelle de 29 états prétendus souverains dont l'organisation politique est fondée sur des municipales libres : de fait l'activité de l'Etat dépend entièrement du gouvernement fédéral.

Pour qui aurait du mal à comprendre ce fonctionnement, il suffit de comparer le fédéralisme mexicain au fonctionnement de nos départements où les communes sont des entités politiques statutairement autonomes mais ne disposant de fait d'aucune marge de manœuvre face aux conseillers généraux qui détiennent les clefs de la bourse, c'est-à-dire des subventions, qui seules leur permettent de fonctionner³.

On ne me fera pas dire que certains de nos conseillers généraux sont des caciques ayant assis leur pouvoir sur le triomphe d'un parti populaire et l'exerçant depuis des lustres au profit de leurs seuls réseaux, mais c'est ainsi qu'agissent en tout cas les députés des états mexicains dont certains ont aussi largement dépassé l'âge de la retraite⁴. Mais revenons à nos moutons. Après avoir contribué à mettre en place, avec une naïveté de bons sauvages, un



personnel politique démocratiquement élu au sein du Parti National Révolutionnaire et entériné la transformation de celui-ci en Parti Révolutionnaire Institutionnel (le choix de ce nouveau vocable en dit assez long sur le cynisme des dirigeants), les Mexicains, du moins ceux des classes moyennes et inférieures, commencèrent à déchanter ; ils comprirent, mais un peu tard, qu'à l'instar du Guépard de Lampedusa, le Prince Salinas (rien à voir avec le président du même nom), Calles et tous ses successeurs sans exception souhaitaient avant tout que quelque chose change pour que tout reste pareil.

On peut se consoler en pensant que la situation sociale dramatique qui découlait de ce malheureux choix démocratique donna naissance à un chef d'œuvre : *Los olvidados* de Buñuel, merveilleuse et tragique évocation d'une jeunesse désœuvrée des bas-fonds de Mexico, mais cela ne fait pas oublier 70 années de misère pour une masse toujours accrue de paysans sans terres et de misérables entassés dans les monstrueux bidonvilles de la non moins monstrueuse Mexico, une ville, soit dit en passant, bien pourvue de roades autoroutières mais dans laquelle le réseau des transports en communs est plus lamentable encore que dans le département de la Gironde.

Pour sortir de cette situation, une révolution pacifique incarnée par un poète-soldat, sans doute l'un des génies politiques du XX^e siècle, le « sub commandant Marcos⁵ » agite depuis une décennie le Chiapas, cette province oubliée de l'entre deux océans ; la première manche n'a certes pas apporté tout ce que l'on peut attendre d'un régime démocratique, mais pour la première fois le parti unique ficelé par les rets mul-

tiples des Loges, clubs, lobbies, intérêts familiaux et financiers a chancelé sur ses bases et a dû céder du terrain. Les caciques sentent l'hiver venir : une saison qui n'est certes drôle pour personne, mais qui aura du moins l'avantage de débarrasser le pré de leur envahissante et toxique présence, en attendant que le temps des cerises ou des coquelicots apporte un regain de vivacité à cette terre moribonde⁶.

Philippe Araguas

1. *Cet éditorial ne doit rien à Alcools de Guillaume Apollinaire, ni, a fortiori au poème Colchique du dit recueil :*

Le pré est vénénéux mais joli en automne
Les vaches y paissant lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur là
Violâtre comme leurs cernes et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne...

2. *qui verrait dans cette opinion une allusion à l'attitude de certains de nos élus face aux aberrations du SDAU, dénoncées par les associations, ne pourrait bien entendu qu'être accusé de malveillance et de perfidie.*

3. *cet éditorial ne doit rien à la proximité des élections cantonales soigneusement occultées par les municipales.*

4. *je m'inscrirai en faux contre tous ceux qui verraient dans cette remarque une allusion quelconque à la longévité politique parfois jugée excessive de certains de nos élus ; du reste, si cela était, à Dieu ne plaise, ils ont des suppléants ou des successeurs ou des héritiers, de sang ou de confrérie que leur élection, même à un âge avancé, place en bonne place à la course pépère au pouvoir.*

5. *pour qui soupçonnerait que je me prends pour le sub commandant Marcos, je n'aurai qu'une réplique : je ne supporte pas la cacagoule.*

6. *pour qui s'obstinerait à voir dans cet éditorial une allusion aux prochaines élections cantonales, je préciserai qu'il n'en est rien, car il est de notoriété publique que JAMAIS personne n'a vu dans l'Entre-deux-Mers les cerises mûrir ou les coquelicots fleurir entre le 11 et le 18 mars!!!!*